

Histoire et civilisation du monde achéménide et de l'empire d'Alexandre

M. Pierre BRIANT, professeur

Darius III face à Alexandre : mythe, histoire, légende

- 1 -

Le choix du sujet du cours de cette année (qui sera poursuivi l'an prochain) se situe en liaison logique et méthodologique étroite avec les orientations définies dans la *Leçon Inaugurale*, à savoir : la complémentarité des recherches à mener sur l'histoire achéménide et sur l'histoire d'Alexandre. Cette liaison entre les Achéménides et Alexandre fut longtemps dommageable pour l'historiographie achéménide, car l'exaltation de la geste du conquérant macédonien allait de pair avec une sous-évaluation de l'importance décisive (ou plutôt : que l'on sait maintenant décisive) de la phase achéménide à l'échelle de l'histoire du Moyen-Orient et du monde méditerranéen au cours du premier millénaire. Or, même si, en majorité, les historiens d'Alexandre et des royaumes hellénistiques n'en ont pas tiré une règle consciente, « l'histoire achéménide et l'histoire d'Alexandre et de ses successeurs partagent un fonds documentaire commun. ...Sous condition de faire le départ entre continuités achéménides, innovations macédoniennes et rencontres achéménido-macédoniennes, l'historien d'aujourd'hui peut trouver dans l'historiographie des débuts de l'époque hellénistique une image en creux de l'empire achéménide, du moins sous forme kaléidoscopique ».

Remarquons d'abord que l'histoire d'Alexandre a suscité un flot continu de livres et de monographies. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer périodiquement les tables des libraires : romans, livres romancés, réimpressions de livres bien connus (Droysen, Wilcken etc.), quelques ouvrages nouveaux (mais qui n'apportent pas toujours grande nouveauté), récits de voyages « dans les pas d'Alexandre », émissions de radio et de télévision ... Il est hors de question, ici, de donner une évaluation chiffrée de la production. On notera simplement que dans son ouvrage de 1974, Jakob Seibert dresse une liste de 65 monographies

datées entre 1863 et 1970. Moins utilisable car moins bien organisé, l'ouvrage de Burich présente en outre une liste de 38 titres publiés entre le XVI^e et le XVIII^e siècle. Face à ce déferlement, — on peut s'en étonner ou aisément le comprendre —, aucune biographie n'a jamais été consacrée à Darius III, et actuellement les spécialistes ne témoignent que d'une attention polie pour cette période : de la part des spécialistes d'Alexandre, le constat est, hélas, accablant, dans la mesure où, on l'a dit, l'histoire achéménide et l'histoire d'Alexandre restent aujourd'hui deux domaines isolés : malgré les appels lancés en ce sens, l'impact des recherches achéménides sur l'historiographie d'Alexandre est encore partiel et limité dans les ouvrages de synthèse. Mais l'observation vaut aussi pour les spécialistes des affaires achéménides. La conséquence d'une telle situation est immédiatement lisible : dans les années récentes, on peut citer simplement trois études : un article (sans nouveauté) paru dans l'*Encyclopaedia Iranica* (VI/1, 1994, 51-54), sous la signature d'E. Badian ; plus nouvelles sont les études de Carl Nylander sur la mosaïque de Naples, qui essaie de réhabiliter l'ancien Darius, sous un point de vue qui n'empêche pas nécessairement l'adhésion, mais qui pose de bonnes questions, notablement celle-ci : qui était Darius aux yeux de ceux qui, vers la fin du IV^e siècle, n'avaient pas lu les œuvres de ceux que nous utilisons aujourd'hui ? Il existe également un article publié par J. Seibert en 1987, qui note, en introduction, que jusqu'ici le personnage de Darius a été écrasé sous la figure d'Alexandre et que jamais personne n'a tenté de voir les choses du côté perse ; mais son propre article est de type narratif, se contentant de se demander si Darius a pris les bonnes décisions. Question que l'on ne doit pas négliger évidemment, mais qui est également réductrice, de même que la conclusion qui, nous pouvons le voir maintenant, n'a rien de particulièrement bouleversant : « Il a fait de son mieux et a combattu jusqu'au bout pour son empire ».

Il est vrai que l'on peut souligner à l'envi les lacunes documentaires : aucune inscription royale n'est inscrite au nom de Darius, aucune phase des travaux à Persépolis ou ailleurs ne peut lui être attribuée avec certitude. À l'exception d'une « prophétie » babylonienne fascinante mais d'interprétation délicate, et d'une tablette astronomique, les sources qui font allusion *directement* au personnage sont d'origine gréco-macédonienne, qu'il s'agisse des sources narratives (les anciens « historiens » d'Alexandre) ou des documents iconographiques (la mosaïque de Naples, des peintures sur des vases italiotes, dont certaines sont attribuées au « peintre de Darius »). Le problème est bien connu : tout progrès en ce domaine passe nécessairement par un réexamen des sources hellénistiques portant sur Alexandre. Il s'agit d'une méthode efficace, à condition de savoir distinguer le noyau informatif achéménide de l'interprétation grecque. On peut ainsi voir Darius dans le miroir d'Alexandre, ou y lire une partie de l'histoire de Darius. Pour cela, il convient de reprendre une à une les sources d'Alexandre, d'en mettre au jour la logique interne, également les contradictions de l'une à l'autre. L'histoire d'Alexandre elle-même souffre actuellement de deux handi-

caps : (i) malgré quelques découvertes documentaires récentes, les recherches sur Alexandre et son temps restent dominées par des analyses pointillistes des sources narratives et des rapports qu'elles entretiennent de l'une à l'autre ; (ii) ces recherches restent isolées des recherches achéménides. Finalement, « revisiter » l'histoire de Darius, c'est analyser les voies et moyens de la transmission et de l'oubli d'une tradition et d'une mémoire, c'est aussi contribuer au renouvellement de l'histoire d'Alexandre.

Ainsi liée organiquement aux recherches sur Alexandre, l'historiographie de Darius peut s'analyser à deux niveaux : d'une part, les études consacrées spécifiquement au dernier roi perse, mais aussi la place que tient Darius dans les études consacrées à Alexandre, et, par là, on revient nécessairement à l'historiographie d'Alexandre, tant il est vrai, on le vérifiera sans cesse, que parler de Darius, c'est d'abord parler de l'adversaire d'Alexandre.

- 2 -

Ce que l'on a voulu faire dans cette première partie, c'est donner le résultat d'une enquête menée dans les livres consacrés à l'histoire achéménide et dans les livres consacrés à l'histoire d'Alexandre. À ce point, on fera quatre remarques méthodologiques préalables : (i) le dépouillement ne prétend pas être exhaustif, en tout cas pas pour la seconde catégorie, inépuisable, mais également extrêmement répétitive (caractéristique qui, au demeurant, limite les risques de la sélectivité) ; (ii) étudier l'image de Darius III (ou d'un autre personnage) ne consiste pas seulement à lire les pages qui lui sont consacrées. Il convient de la replacer dans une série, puisque série il y a : sc. la galerie de portraits des grands rois depuis Cyrus le Grand, car il arrive très fréquemment que Darius soit mis en parallèle ou en opposition avec tel ou tel de ses prédécesseurs ; (iii) l'image d'un personnage ne peut pas non plus être abstraite de l'image plus générale que le livre donne de la période dans laquelle il vit et il agit : c'est particulièrement vrai pour les rois, dont on aime à postuler qu'ils n'ont pas été simples spectateurs d'une évolution qui les dépasserait ; (iv) enfin, il faudra évidemment tenir compte de livres consacrés à Alexandre où il n'est même pas question de Darius, pas même sous forme de présentation sommaire.

L'on est parti de ce que l'on peut considérer comme les deux grands livres fondateurs, l'un au sein de l'historiographie d'Alexandre, celui de Droysen, l'autre, dans l'historiographie perse achéménide, le livre de Rawlinson. Né en 1908 en Prusse, **Droysen** travaille sur l'Antiquité entre 1827 et 1847, puis à partir de 1840 s'investit de plus en plus dans l'histoire de la Prusse moderne et contemporaine¹. Il a commencé par travailler sur l'Égypte sous la domination

1. Deux monographies ont été présentées : B. Bravo, *Philologie, histoire, philosophie de l'histoire. Étude sur Droysen, historien de l'Antiquité* (Wrocław-Varsovie-Cracovie, 1968), et Ch. Wagner, *Die Entwicklung Johann Gustav Droysens als Althistoriker* (Bonn, 1991).

lagide, puis a lancé un grand projet, une histoire de l'*Hellenismus*, l'objectif étant de réévaluer une période peu étudiée, où lui-même voit une période d'une importance considérable dans le choc et la confrontation entre l'Occident et l'Orient. En 1833 paraît *Alexander der Grosse*, puis en 1836 et 1843 sont publiés les deux volumes de sa *Geschichte des Hellenismus*, rééditée en 3 volumes en 1877-78. L'ouvrage fut traduit en français en 1883 sous le titre *Histoire de l'Hellénisme*, I: *Histoire d'Alexandre le Grand*. Le travail de traduction fut supervisé par Bouché-Leclercq, qui a donné une longue et dense introduction. Le plan est très classique : le Livre Premier met en scène les protagonistes, la Macédoine et la Perse, ainsi évidemment que la Grèce qui est vaincue par Philippe II en 338 à Chéronée. Le Chapitre I^{er} présente *Le royaume des Perses jusqu'à Darius III* (p. 48-68). Au début de son ouvrage, dès la première page, il pose la question qui justifie le premier chapitre (p. 3) : « Comment se fait-il que l'empire des Perses, lui qui avait conquis tant de royaumes, tant de pays, et avait su les maîtriser pendant deux siècles... comment se fait-il qu'il se soit écroulé au premier choc des Macédoniens ? ». Bien qu'il prévienne le lecteur de l'incertitude des connaissances sur l'empire perse², sa vision est extrêmement ferme. Selon lui, l'histoire perse achéménide a connu son apogée sous Darius I, mais, « après les défaites de Salamine et de Mycale, on commença à apercevoir des signes de stagnation et de décadence auxquelles cet empire, incapable d'un développement intérieur, devait succomber dès qu'il cesserait de croître par ses victoires et ses conquêtes. Dès la fin du règne de Xerxès, le relâchement de la puissance despotique et l'influence de la cour et du harem étaient sensibles... ». La situation ne cessa de se détériorer tout au long du IV^e siècle, malgré la reprise en main à l'époque d'Artaxerxès III : « L'empire des Perses était maintenant aussi puissant que dans ses meilleurs jours ». Mais, il s'agit d'une illusion, car cet Artaxerxès III n'est rien d'autre qu'« un véritable despote asiatique, sanguinaire et rusé, énergique et voluptueux, et d'autant plus terrible que ses décisions étaient prises avec sang-froid et calcul... Le roi gouvernait avec un arbitraire et une cruauté effrénés... ». Vient alors, d'une manière assez surprenante, un portrait très favorable de Darius III :

« Les rênes du royaume étaient entre les mains d'un roi tel que les Perses n'en avaient pas eu depuis longtemps ; beau et grave, tel que l'Asiatique se représente volontiers son souverain, gracieux pour tous et honoré de tous, doué de toutes les vertus de ses grands aïeux, exempt des vices hideux qui avaient dégradé la vie d'Ochos et mené l'empire à sa perte, Darius paraissait destiné à guérir de ses blessures cet empire auquel il était arrivé sans avoir eu besoin ni de crime ni de sang. Aucune révolte ne vint troubler le commencement de son

2. « On ne sait que peu de chose sur la nature et la constitution de ce royaume des Perses : les quelques renseignements que nous avons sont pour la plupart fort superficiels, et nous viennent des gens aux yeux desquels les Perses n'étaient que de méprisables barbares. Ce n'est que dans la grande figure de Darius, telle que nous la dépeint un des combattants de Marathon dans son drame des Perses, qu'on entrevoit quelque chose de la nature puissante pourtant et vigoureuse de ce noble peuple ».

règne ... Depuis les côtes ioniennes jusqu'à l'Indus, l'Asie, unie sous le noble Darius, semblait en sécurité comme elle ne l'avait pas été depuis longtemps. Et pourtant ce roi devait être le dernier des descendants de Cyrus qui régnerait sur l'Asie, comme s'il fallait une tête innocente pour expier ce qui ne pouvait plus se guérir... Déjà s'amoncelait à l'horizon la tempête qui devait anéantir la Perse... [danger macédonien après Chéronée]... Darius désirait éviter à tout prix cette guerre ; il semblait pressentir que son colossal empire, déchiré intérieurement et languissant, n'avait besoin que d'une secousse extérieure pour se disloquer. Dans cette indécision, il laissa passer le dernier délai qu'il eût pour prévenir cette attaque redoutée ».

Le jugement sur Darius III est extraordinairement positif, surtout quand on le compare à l'image que l'auteur donne des rois entre Darius I et Darius III, particulièrement des rois du IV^e siècle (rien n'est dit sur les deux successeurs immédiats de Xerxès). La faiblesse d'Artaxerxès II, l'énergie mais aussi la cruauté innommable d'Artaxerxès III. Seul Cyrus le Jeune fait exception à cette galerie de portraits négatifs, mais il n'est pas roi, il s'est même révolté contre le roi légitime, son frère Artaxerxès II. Tout compte fait, depuis Xerxès, 150 ans plus tôt, Darius III représente la seule figure positive dans la longue galerie de portraits royaux. Il y a en même temps, non pas contradiction, mais opposition entre la peinture du personnage et le constat établi sur l'état de l'empire qu'il dirige. Si l'unité a été rétablie et si on ne connaît pas de révolte lorsque Darius arrive au pouvoir, il n'en reste pas moins que l'empire est fragile, comme le montre la phrase : « Il semblait pressentir que son *colossal* empire, *déchiré* intérieurement et *languissant*, n'avait besoin que d'une secousse extérieure pour se disloquer » :

**déchiré intérieurement* : d'abord, par la personnalité des rois et par l'évolution désastreuse des mœurs politiques. Pour Droysen, en outre, les Perses ont violemment opprimé les divers peuples de leur empire, ce qui facilita la tâche d'Alexandre. L'empire est *déchiré* aussi en raison de l'indépendance de plus en plus grande que prennent les satrapes et les dynastes, qui cherchent à se découper des royaumes personnels ;

**languissant* : l'explication n'apparaît pas dans le développement du chapitre 1, puisque celui-ci est consacré plutôt à une analyse de type politique. On la trouve dans les pages où D. expose ce que furent, selon lui, les décisions prises par Alexandre en vue du développement de la production et des échanges. La cause de la stagnation ou de la torpeur antérieures ? Les richesses prises aux peuples ne sont pas réinjectées dans le circuit commercial, elles sont transformées en richesses inertes, ce qui cause une atonie, une asthénie des échanges. Le modèle impérial ou impérialiste que l'analyse de Droysen développe, c'est celui d'une construction qui ne vit que par la guerre et par la conquête : comme il n'a pas de développement endogène, il doit aller chercher par la guerre les richesses qu'il ne produit pas. En conséquence : dès lors que l'empire se rétracte sous le coup de défaite (cf. Xerxès), il succombe nécessairement à la *stagnation* et à la

décadence. Les deux termes ne sont pas employés ici de manière synonymique : la stagnation est inhérente au système ; la décadence, quant à elle, vient dès lors que la stagnation structurelle n'est plus masquée par les heureuses conséquences des conquêtes, autrement dit par l'afflux du butin, des tributs et des dons. C'est donc un empire profondément atteint que va venir attaquer Alexandre. Seule exception dans ce paysage de ruines profondes, la personnalité et le caractère attribués à Darius III, mais, pour citer à nouveau Droysen, Darius « désirait éviter à tout prix cette guerre ; il semblait pressentir que son colossal empire, déchiré intérieurement et languissant, n'avait besoin que d'une secousse extérieure pour se disloquer ». En bref, face à Alexandre et à la civilisation grecque, le combat était donc déjà perdu.

Frère du déchiffreur de Behistoun, **George Rawlinson** a fait paraître en 1867 un essai sur l'histoire perse intitulé *The Fifth Oriental monarchy*. Le livre est républié en 1887, sous le titre : *The Seven Great Monarchies of the Ancient Eastern World*, où il a ajouté deux développements consacrés à deux royaumes plus récents : l'époque parthe (ou arsacide) et l'époque sassanide ; l'époque achéménide est traitée dans le volume II, sans changement. De Droysen à Rawlinson, en principe, il devrait y avoir une profonde évolution, tout simplement parce qu'entre-temps, le cunéiforme a été déchiffré, et que de nombreux documents nouveaux ont été publiés. L'auteur devait être bien informé sur ces découvertes, puisque c'est son frère, H.C. Rawlinson, qui a publié une traduction de la version vieux-perse de l'inscription de Behistoun (DB) en 1846, ainsi que de très nombreuses études sur d'autres inscriptions cunéiformes, y compris certaines intéressant directement l'histoire achéménide. Effectivement, G. Rawlinson n'oublie pas d'utiliser l'inscription de Behistoun³, mais ce qui est extrêmement frappant chez lui, c'est que ces documents nouveaux ne sont pas étudiés pour eux-mêmes, mais uniquement pour compléter un récit fondé d'abord et avant tout sur les sources grecques, et aussi, au-delà, sur une vision complètement biaisée d'un Orient fantasmagique, vision au demeurant qui remonte aussi à une lecture servile des sources antiques. Son livre est organisé autour d'une série de vignettes royales. Comme chez Droysen (nous verrons ultérieurement pourquoi les deux auteurs et beaucoup d'autres se rencontrent sur ce point), le portrait de Darius III est plutôt favorable :

« Codoman, le dernier roi perse, aurait pu avec quelque raison se plaindre que la nature l'avait fait naître trop tard dans un monde trop vieux. Personnellement brave, comme il l'avait prouvé lui-même lors d'une guerre cadusienne, grand et remarquablement beau, de tempérament aimable, capable d'efforts soutenus, et non dénué en même temps de capacités militaires, il aurait pu être un assez bon

3. Il y a juste une allusion très brève à l'inscription de Darius DB, chez Droysen, lorsque celui-ci fait référence à l'avènement de Darius, une sorte de paraphrase très libre d'un paragraphe fameux, sur lequel on a beaucoup écrit, où Darius exalte son rôle de restaurateur après l'élimination de son adversaire, mais l'essentiel de ce que Droysen écrit vient d'Hérodote ; l'auteur a dû ajouter cette référence dans une édition postérieure, car évidemment, parue en 1833, la première édition n'en porte pas trace.

roi en temps ordinaires, et il aurait pu, eût-il la chance de vivre à une telle époque, avoir tenu une place honorable parmi les monarques perses. Mais il n'était pas au niveau des conditions qu'il dut affronter ».

Dans la partie narrative qui suit, Darius III est à nouveau plutôt bien traité. La présentation de Darius paraît d'autant plus favorable que Rawlinson décrit sans sympathie les rois qui l'ont précédé depuis Xerxès. Une seule exception, Artaxerxès III, qui « se hissa dans l'opinion à un pic de gloire tel qu'aucun roi perse ne l'avait atteint, excepté Cyrus, Cambyse et le premier Darius... Ce fut une période de vigueur renouvelée... ».

On ne peut que constater la très grande homologie entre l'analyse de Droysen et celle de Rawlinson. Leur analyse historique s'organise autour d'une galerie de portraits, et les portraits eux-mêmes se répondent de l'un à l'autre livres. À ceci près que, d'une manière qui peut sembler paradoxale, ce n'est pas le livre d'histoire perse qui est le plus dense, ce sont les pages consacrées par Droysen, car celui-ci tente de dégager des raisons structurelles de ce que l'un et l'autre appellent la décadence et le déclin. Chez Rawlinson, abondent les notations d'ordre éthique et moral (ou plutôt même : moralisateur), alors que chez Droysen il y a un effort pour aller au-delà du caractère des rois. Mais, plus remarquable encore, quand on a lu Droysen et Rawlinson, on a déjà lu pratiquement toute la production ultérieure : le schéma va rester inchangé pendant des générations, qu'il s'agisse de la lignée « histoire perse », de la lignée « histoire d'Alexandre », ou encore de synthèses⁴. D'un bout à l'autre de la chaîne historiographique, on ne rencontre que très peu de variations : fondamentalement Darius I est le grand organisateur, puis tout se gâte avec Xerxès. On peut aisément proposer le même diagnostic pour tous les autres portraits royaux, y compris pour Darius III : le ton favorable a été donné par Droysen et par Rawlinson, les mêmes expressions se transmettent de génération en génération d'historiens : « Un roi tel que les Perses n'en avaient pas eu depuis longtemps ; beau et grave... » (Droysen) ; « Personnellement brave... grand et remarquablement beau, de tempérament aimable, capable d'efforts soutenus, et non dénué en même temps de capacités militaires, il aurait pu être un plutôt bon roi en temps ordinaires, et aurait pu, eût-il la chance de vivre à une telle époque, avoir tenu une place honorable parmi les monarques perses » (Rawlinson) ; « Brave, généreux, clément, doué d'un désir immense de bien faire, il valait mieux que tous ses prédécesseurs immédiats, et il aurait mérité de régner à une époque où l'empire était moins

4. Ont été analysés en détail pendant l'année : dans la première catégorie : (outre Rawlinson 1867), Gobineau 1869, Justi 1879, Nöldeke 1887, Sykes 1901, Ahl 1922, Olmstead 1948, Ghirshman 1951, Frye 1962, Cook 1982, Dandamayev 1989 ; dans la deuxième catégorie : (outre Droysen), Wilcken 1931, Radet 1931, Tarn 1948, Andreotti 1950, Altheim 1953, Green 1970, Schachermeyr 1973, Levi 1977, Lane Fox 1978, Bosworth 1986 et 1994 ; parmi les synthèses, le livre de Maspéro (*Histoire ancienne des peuples de l'Orient Classique*, Paris, Hachette, 1889) a été analysé avec une attention particulière, car il offre, dans une langue remarquable, une sorte de synthèse, claire et ferme, des idées et images dominantes à son époque.

menacé » (Maspéro) ; « S'il n'avait pas dû se mesurer à Alexandre, il aurait fait, sous d'autres rapports, un excellent dirigeant » (Justi) ; « Cet homme courageux eût peut-être pu sauver son pays s'il n'avait eu pour adversaire, pour la première fois dans l'histoire de son pays, tout la Grèce coalisée » (Ghirshman) ; « Darius III était d'apparence impressionnante, grand et de belle prestance » (Bosworth) etc. Seuls font exception quelques ouvrages : Gobineau reprend à son compte les images iraniennes hostiles à Darius (« un prince en décadence »..., « n'essayant rien, tremblant devant l'avenir, impuissant à conjurer les événements, espérant sans doute en des éventualités inconnues, et attendant ») ; Nöldeke récuse toute admiration pour le personnage (« Sur le dernier prince de tout l'empire, le malheur a jeté une lumière romantique, mais une analyse objective peut simplement voir en lui l'un de ces despotes incapables, comme l'Orient en a si souvent produits... Comme roi, il s'est toujours montré lâche en face du danger ») ; Radet considère de son côté que Darius « manquait de talent et de caractère », et il souligne « son peu d'intelligence, sa couardise sénile... » ; fervent admirateur d'Alexandre, Tarn estime que les renseignements favorables à Darius viennent de sources contestables (ce qu'il appelle la « source des mercenaires »), et il les repousse fermement (« Le Darius "grand et bon" est une fiction de légende. Il a sans doute possédé des vertus domestiques ; autrement, ce n'était qu'un pauvre type de despote, couard et sans capacités... »). Le portrait personnel va de pair avec l'accent mis sur l'état déplorable de l'empire perse : « Le vieux monde oriental agonisait à bout de forces » (Maspéro)⁵, « Tel était l'état de l'empire... masse énorme qui ne se soutenait plus que par son poids » (Gobineau), « le Proche-Orient se préparait à accepter n'importe quel envahisseur qui offrirait une administration solide et efficace » (Olmstead), « Depuis le début du IV^e siècle, l'empire perse était mûr pour une offensive... La faiblesse militaire de l'empire perse était un lieu commun lors de l'accession de Philippe II... La faiblesse de l'empire était évidente pour tous les observateurs... » (Bosworth) etc.

Il est tout à fait clair que ces interprétations sont fondées d'abord et avant tout sur un démarquage étroit des sources classiques et que celles-ci sont lues à travers les lunettes du « voyageur européen », découvrant un Orient destiné à être dominé par les puissances européennes. Il est en particulier évident que le portrait physique de Darius III (« beau et grand ») n'est que la reprise d'une notation de Plutarque, et que son portrait moral et politique est tiré d'une des versions transmises par une tradition reprise par Diodore de Sicile et par Justin, sans que les auteurs d'aujourd'hui ne mènent généralement de critique interne et externe des sources, ni ne s'interrogent sur leurs origines contradictoires ni

5. « L'Assyrie morte, les Iraniens avaient recueilli sa succession, et ils avaient édifié un empire unique de tous les États qui les avaient précédés sur le territoire de l'Asie antérieure, mais la décadence était venue foudroyante pour eux, et, maîtres depuis moins de deux siècles, ils semblaient s'enfoncer déjà dans un affaissement extrême. Leur domination continuait universelle, non par sa propre vigueur, mais par la faiblesse de leurs sujets ou de leurs voisins, et une attaque poussée à fond sur l'une de ses frontières avaient bien des chances de la culbuter ».

sur les processus de transmission. Or, il apparaît que Diodore a juxtaposé deux versions en partie opposées, qu'il a lues dans deux sources différentes ; la version héroïque est en tout cas certainement issue indirectement du camp perse, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit plus « vraie » que la seconde, qui transmet certaines images grecques traditionnelles, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit « fausse ». En définitive, Darius était-il grand, beau, fort et courageux ? Nous n'en savons rien, ou, plus exactement, les textes qui exaltent ces qualités sont suspects de courtoisnerie, et ceux qui le dévaluent totalement sont suspects d'alexandrolâtrie. Ni la première ni la seconde versions ne peuvent donc être accueillies sans réserve : la seconde (d'origine macédonienne) correspond parfaitement à l'image traditionnelle de la cour perse chez les auteurs grecs du IV^e siècle, avec le rôle décisif des eunuques et des complots ; mais la première, celle que l'on dénommera volontiers la version « héroïque », est très clairement une version qui légitime *a posteriori* le pouvoir royal de Darius, autour d'une histoire de cour traditionnelle.

- 3 -

La deuxième partie du cours a été consacrée à une analyse détaillée de la composition, du vocabulaire et des motifs autour desquels s'organisent les œuvres des auteurs anciens traitant d'Alexandre et de Darius, ceux qu'il est convenu d'appeler les « historiens d'Alexandre », c'est-à-dire les auteurs qui, à l'époque romaine, en grec (Diodore de Sicile, Plutarque, Arrien) et en latin (Quinte-Curce, Justin), cherchèrent à donner un récit continu de la vie et des actions d'Alexandre, soit dans un livre ou un chapitre spécialement écrit à cet effet (Arrien, Quinte-Curce, Plutarque), soit dans l'une des parties d'un ouvrage d'histoire universelle (Diodore, Trogue-Pompée résumé par Justin). On a tout d'abord donné quelques indications sur la naissance et le développement du genre biographique en Grèce et à Rome (en particulier Plutarque et Cornélius Nepos), mais aussi du genre des recueils d'exemples et d'apophtegmes célèbres (en particulier le Pseudo-Aristote, Plutarque, Polyen, Frontin, Elie, Valère-Maxime). Dans l'un et l'autre cas, les rois perses n'ont pas grande place, en dehors d'Artaxerxès II auquel Plutarque a consacré une *Vie* ; on y ajoutera, chez Nepos, la vie de *Datamès*, un satrape révolté au temps du même Artaxerxès. Si les Grands Rois ne sont pas complètement absents, seuls ont droit à un développement ceux qui, selon Nepos, « sont dignes de mémoire (*memoria digni*) », ce qui n'est manifestement pas le cas de Darius III. Celui-ci n'a aucune existence littéraire autonome, ni même aucune identité propre, sauf sous une forme négative récurrente : « Darius, celui qui fut vaincu par Alexandre ». Par exemple, dans les *Stratagèmes* de Polyen, l'auteur, sans surprise, présente une série de trente-deux exemples tirés de l'histoire d'Alexandre le Grand. Le nom de Darius y apparaît cinq fois, essentiellement sous forme de référent : il est celui qui commandait les Perses face à Alexandre, il est ce roi dont les armées ont été vaincues à plusieurs reprises — rien d'autre, ou presque. Même lorsque Polyen, dans un passage

exceptionnellement informatif sur les usages de la cour achéménide, transmet la liste des mets utilisés pour le déjeuner et le dîner du Grand Roi, il prétend que le texte en a été trouvé par les soldats d'Alexandre à Persépolis en 331/330, inscrit sur un pilier de bronze, mais il attribue la paternité de la réglementation à Cyrus (IV.3.32) : un abrégiateur byzantin, dit Léon l'empereur, comprit judicieusement qu'il s'agissait du dîner de Darius III. Ou bien encore, tel épisode qui, dans d'autres sources, illustre un habile stratagème mis au point par Darius et ses conseillers avant Gaugamèles (disposition de pièges métalliques dans le sol pour faire pièce à la cavalerie macédonienne), est versé au compte exclusif de la lucide et prévoyante habileté d'Alexandre capable d'éviter à ses soldats les embûches sournoisement tendues par son adversaire (IV.3.17) !

Tout en opérant des rapprochements et comparaisons systématiques avec les autres auteurs anciens (Diodore de Sicile, Plutarque, Quinte-Curce, Justin), on a consacré la plus grande partie des cours restants à l'*Anabase* d'Alexandre par Arrien, et à la vision de Darius qui s'en dégage. Arrien suit pas à pas les moindres épisodes de la vie du roi macédonien, sans jamais se préoccuper de Darius. Les explications et justifications qu'il donne en introduction sur son souci de démêler le faux du vrai et du vraisemblable ne concernent que la vie et le personnage d'Alexandre. Darius n'est même jamais présenté aux lecteurs de l'*Anabase*. Jusqu'au moment où il prend lui-même la tête de l'armée et la conduit en Cilicie où il connaît un revers majeur à Issos (novembre 333), il est presque complètement absent, sauf sous forme d'évocations lointaines et allusives. Il faut attendre la mort du Grand Roi (juillet 330) pour voir le premier développement véritablement consacré, sous forme de résumé rétrospectif, au personnage et à sa vie (III.22.2-6). On est donc parti, en parallèle, d'une analyse détaillée des oraisons funèbres écrites par l'auteur sur Darius (III.22.2-6) et sur Alexandre (VII.28-29).

Portrait et récit sont également sommaires, ce qui permet à l'auteur d'accuser les traits au risque de la caricature ou, du moins, de la simplification. C'est particulièrement net dans l'exposé des défaites de Darius sous forme de flash-back accéléré, où Arrien, pour bien marquer le caractère inéluctable de la défaite perse, n'a pas hésité à prendre des libertés avec une chronologie qu'il avait restituée plus fidèlement dans les premiers livres de l'*Anabase*. La charge personnelle n'est pas moins assassine : Darius est présenté comme un individu falot et médiocre, incapable de faire face avec grandeur et vigueur au destin qu'il doit affronter. Ses vertus éventuelles (la mesure) sont même mises en doute, et transformées en défauts et vices potentiels (la cruauté) que les circonstances historiques ne lui auraient pas permis de pratiquer à l'égard de ses sujets ! À vrai dire, le portrait dressé par Arrien dans cette courte notice ne peut étonner le lecteur qui a lu avec attention les premiers livres de l'*Anabase* : vis-à-vis du Grand Roi, il se montre d'une grande cohérence de jugement. Il dénonce ses hésitations avant le premier affrontement avec les Macédoniens. Dans la présenta-

tion qu'en donne Arrien, la conduite du Grand Roi pendant la bataille vient évidemment confirmer ce jugement (II.11.2-7).

Le portrait de Darius qu'a transmis Arrien est non seulement très hostile, il est surtout très schématique. Et puisque la question essentielle est l'utilisation que peut en faire l'historien d'aujourd'hui, la réponse ne fait, hélas, guère de doute. Le Darius d'Arrien est moins un personnage historique, à l'individualité bien marquée et clairement analysée, qu'un fantôme historiographique créé à l'aide de stéréotypes, situé systématiquement en position de faire-valoir et destiné en toutes occasions à rehausser encore l'éclat du jeune conquérant macédonien. Sa présentation, au demeurant fort sommaire, relève moins de l'observation historique que de l'élaboration littéraire. Il ne fait guère de doute que dans l'opposition entre Alexandre et Darius, comme dans bien d'autres passages de l'œuvre, Arrien, comme nombre de ses contemporains en littérature, a usé et abusé des emprunts à des modèles fameux (la *mimèsis*). On songe à Xénophon, auquel il vouait une si grande admiration, et en particulier au portrait idéalisé de Cyrus le Jeune, que Xénophon a dressé à la fin du Livre I de l'*Anabase*, sous forme d'une élogieuse oraison funèbre, — part intégrante de la propagande de cour en faveur de Cyrus le Jeune, dont nous avons également des échos dans l'*Artaxerxès* de Plutarque. Il suffit d'ailleurs de lire en parallèle l'éloge de Cyrus dans le chapitre 9 du Livre I de l'*Anabase* de Xénophon et l'éloge d'Alexandre chez Arrien (en gardant à l'esprit l'oraison funèbre de Darius III chez le même Arrien). Dès les premiers mots, le lecteur comprend que l'objectif est d'opposer en tout Cyrus à son frère Artaxerxès, le roi légitime contre lequel il vient de mener une campagne qui se termina par la mort du héros sur le champ de bataille. Là aussi le portrait est construit autour d'une série de superlatifs.

On peut isoler deux caractéristiques du « chef idéal » chez Xénophon, qui, en quelque sorte, alourdisent encore, ne serait-ce que par antithèse, la charge négative qui porte sur Darius III : (i) le bon chef est celui qui sait attirer le dévouement indéfectible de ses amis et de ses soldats, par sa générosité à leur endroit ; (ii) mais aussi par l'exemple vivant qu'il leur offre. Sur ces deux points, Darius III est en état d'infériorité face à Alexandre. En effet, d'abord, contrairement à Alexandre, Darius ne combat jamais à la tête de ses troupes, au premier rang. Étant donné les commentaires d'Arrien sur les qualités de chef ainsi exprimées par le Macédonien et sur les « fuites » du Grand Roi, le lecteur est rapidement incliné à penser que, par contraste, le Grand Roi n'est pas un chef d'armée qui entraîne ses troupes (sauf dans les honteuses retraites !). Ce d'autant moins qu'Arrien et tous les autres auteurs insistent à l'envi sur l'attachement du Grand Roi pour le luxe de sa vie de tous les jours, y compris quand il fait campagne, par opposition à un Alexandre, proche du simple soldat, frugal comme un Spartiate de légende ! Néanmoins, cette dépréciation du Grand Roi et des Perses avait atteint une telle mesure tout au long du IV^e siècle qu'il n'est pas possible d'attribuer à la seule influence de Xénophon la vision détestable qu'Arrien trans-

met de Darius : pour son malheur historiographique la mémoire du dernier Grand Roi a été chargée de toutes les tares attribuées à ses prédécesseurs depuis Xerxès.

Quelques cours enfin ont été consacrés à l'étude de deux autres thèmes particuliers, tels qu'ils sont traités chez les auteurs anciens.

(i) l'attitude et les décisions de Darius dans les différents conseils de guerre mis en scène (on a également évoqué à cette occasion le fameux *Vase de Darius*) : dans tous les cas, le Grand Roi y est montré à son désavantage, puisque : (a) il ne sait pas se contrôler face à des conseillers qui ne partagent pas son avis ; (b) ce n'est que contraint par la nécessité qu'il décide finalement de prendre la tête de son armée.

(ii) le thème de la fuite de Darius et du duel impossible. À cette fin, l'on a traité en parallèle des sources littéraires et des sources iconographiques. D'un auteur à l'autre, des motifs se rejoignent : Alexandre à la poursuite de Darius, Darius sans cesse fuyant devant son adversaire (thème fréquent de peintures sur vases), les deux ennemis ne se rejoignant finalement qu'autour de la couche mortelle du Grand Roi (ce thème particulier sera analysé l'an prochain). Dans le même temps, une version faisait état d'un duel voulu (une *monomachia*), mais d'un duel qui n'eut jamais lieu sur le champ de bataille, sauf sous la forme représentée par la peinture qui a inspiré l'auteur de la mosaïque de Naples (dite aussi mosaïque d'Issos), — document qui a été présenté et analysé⁶.

P.B.

Séminaire

Le Séminaire a été tenu sous forme d'un Colloque international réuni au Collège de France le 25 mars 2000, sous le titre : *Qanats et galeries souterraines au Proche-Orient et en Grèce. (Premier millénaire av.n.è)*. Les Actes en seront publiés sous peu (diffusion de Boccard, Paris). En voici le sommaire :

Pierre Briant : *Introduction*.

Pierre Briant : *Polybe et les qanats : le témoignage et ses limites*.

Denis Knoepfler (Professeur à l'Université de Neuchâtel) : *L'inscription d'Érétrie : le contrat d'entreprise*.

Thierry Chatelain (Doctorant, Universités de Paris-IV et de Neuchâtel) : *L'inscription d'Érétrie : les travaux hydrauliques souterrains en Grèce ancienne*.

Michel Wuttmann (Ifao, Le Caire) : *Les qanats d'Ayn Manawîr*.

Michel Chauveau (Ephe, Paris), *Eau et irrigation à Ayn Manawîr d'après les archives démotiques*.

Mirjo Salvini (Ismea, Rome), *Le problème des qanats en Urartu*.

6. La floraison des études actuelles sur la mosaïque (trois monographies parues en 1995, 1997 et 1998, sans compter les articles) témoigne de l'importance du document, tant pour les historiens que pour les historiens de l'art.

Rémy Boucharlat (Gremmo, CNRS, Lyon) : *Les qanats dans les pays du Golfe Persique*.

Bernard Bousquet (Nantes) : *Le point de vue du géographe*.

Publications du Professeur

Leçon inaugurale au Collège de France, Paris, 2000.

« L'histoire de l'empire achéménide aujourd'hui : l'historien et ses documents. (Commentaire de l'auteur) », *Annales HSS* septembre-octobre, n° 5 (1999) : 1127-1136.

« The Achaemenid Empire », in : K. Raaflaub-N. Rosenstein (eds.), *Soldiers, Society and War in the Ancient and Medieval Worlds*, Harvard UP (1999) : 105-128.

« Inscriptions multilingues d'époque achéménide : le texte et l'image », in : D. Valbelle-J. Leclant (éd.), *Le décret de Memphis* (Actes du Colloque de la Fondation Singer-Polignac, Paris 1^{er} juin 1999), Paris (1999) : 91-115.

« Numismatique, frappes monétaires et histoire en Asie Mineure achéménide. (Quelques remarques de conclusion) », in : O. Casabonne (éd.) : *Mécanismes et innovations monétaires dans l'Anatolie achéménide. Numismatique et histoire* (Actes de la Table Ronde Internationale d'Istanbul, 22-23 mai 1997), Istanbul (2000) : 266-274.

« Alexandre et l'héritage achéménide. Quelques réflexions et perspectives », in : *Alexander the Great. From Macedonia to the Oikoumene* (Veria 27-31/5/1998), Veria (2000) : 209-217.

« Histoire impériale et histoire régionale. À propos de l'histoire de Juda dans l'empire achéménide », in : A. Lemaire-N. Saboe (edd.), *Congress Volume Oslo 1998, VT Supp 80* (2000) : 235-245.

Conférence : *Images du pouvoir central dans l'empire achéménide*, Musée Iranbaban (Téhéran), 21 octobre 1999.

Colloques

12-13 novembre 1999 : Bordeaux, *Conclusion* du Colloque International « Les îles de l'Égée dans l'Antiquité ».

17-20 décembre 1999 : Athènes, Institut danois, « The Royal Palace Institution in the First Millenium BC », communication : *Centre and Periphery in the Achaemenid empire : some remarks on the diffusion/adaptation of « Persepolitan » images in the provinces*.

15 janvier 2000, Paris : « Pré, paléo, proto, para, péri, qu'est-ce que la monnaie ? », participation à la Table Ronde finale.

17-19 mai 2000, Paris : « Colloque Rostovzeff », communication : *Michael Rostovtzeff entre le monde achéménide et le monde d'Alexandre*.

